

LA PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE

IV

Jacques Garaud avait un tempérament de joueur, une nature avide, sinon d'un luxe qu'il ne connaissait pas, du moins de satisfactions matérielles. Il voulait être riche ; riche "à tout prix." Nous soulignons à dessein ces trois mots, car la conscience de Jacques Garaud était assez élastique pour l'empêcher de regarder de près aux moyens de faire fortune.

En disant à Jeanne qu'il l'aimait, qu'il voulait la prendre pour femme, il ne mentait point ; il éprou-

vait très réellement à l'endroit de la veuve de Pierre Fortier une passion sincère et violente, une de ces passions qui ne reculent devant rien quand il s'agit d'atteindre le but convoité, mais qui s'éteigne quand ce but est atteint.

Les dernières paroles de Jeanne avaient fait naître dans son âme une sensation de joie inouïe.

— Elle s'apprivoise ! murmura-t-il. Je viens aujourd'hui de faire un grand pas. Au lieu de répondre "non !" comme toujours, elle a répondu "peut-être !" Si j'arrive à caresser ses oreilles par la musique des louis d'or, à étaler sous ses yeux des billets de banque, je serai certain du succès final ! Suis-je assez bête d'aimer comme ça ! C'est la première fois que cela m'arrive ! Il n'y a pas à dire, je suis mordu ! solidement mordu ! Jeanne me fait tourner la tête ! Elle me rend fou ! Il faut qu'elle soit à moi ! Je ne peux pas vivre sans elle et, plutôt que de la voir appartenir à un autre, je la tuerais ! Mais je sens que pour l'obtenir il faut être riche. Je n'ai produit d'impression sur elle qu'en lui parlant de fortune pour ses enfants. Comment m'enrichir vite ? Ah ! si j'avais dans la tête une bonne invention de mécanique et dans ma poche des billets de mille pour l'exécution, ce serait bientôt fait !

Tout en monologuant ainsi, Jacques se dirigeait vers le cabinet du propriétaire de l'usine, M. Jules Labroue, ingénieur. Ce cabinet se trouvait dans un pavillon voisin des bureaux de la comptabilité et de la caisse, touchait aux ateliers des modèles.

Jeanne Fortier venait de rentrer chez elle. Son habitation particulière, isolée des autres corps de logis, était un petit bâtiment situé au fond de la cour, à gauche de la grande porte destinée aux voitures de service, et de la porte par laquelle entraient et sortaient les ouvriers. Ce bâtiment se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, le tout fort exigu. Le rez-de-chaussée ne comportait qu'une chambre et une cuisine. Un escalier en calimaçon conduisait au premier étage formé de deux pièces étroites ; l'une servant à Jeanne de chambre de débarras. Son fils Georges occupait une couchette de fer auprès de son lit. L'ameublement, avons-nous besoin de le dire, était plus que modeste, mais une ménagère flamande se serait déclarée satisfaite de sa propreté et de son bon état d'entretien.

Aussitôt rentrée dans sa demeure en quittant le contremaître, Jeanne s'assit et se mit en devoir de raccommoder du linge rapporté par la blanchisseuse.

Tout en travaillant elle pensait à la conversation qu'elle venait d'avoir avec Jacques Garaud.

— Peut-être, pour mes enfants, vaudrait-il mieux en effet que je me remarie, murmurait-elle, mais pour moi, ce serait bien triste. Jamais, je le sens bien, je n'effacerai de mon cœur l'image de mon pauvre Pierre, et comment sourire au second mari, quand on est hantée sans cesse par le souvenir du premier ? Certes, Jacques est intelligent, il est instruit et travailleur. Il arrivera sans doute à une belle position. Il trouvera moyen de s'établir à son compte. Oui, mais je n'aime pas Jacques et je crois bien que je ne viendrai jamais à bout de l'aimer. Il y a des moments où il me fait peur. La violence de son caractère m'épouvante. Sa volonté est une barre de fer. Sympathiser avec lui m'est impossible. J'élèverai mes enfants moi-même ; je travaillerai. Ma place de gardienne de l'usine ne m'empêchera pas de m'occuper un peu de couture. Non, non, je ne me remarierai point. Je l'ai promis à mon pauvre Pierre à son lit de mort ; je lui tiendrai parole.

vapeur. Ces ateliers se composaient de plusieurs salles, dont chacune avait sa destination spéciale.

Celle-ci était occupée par les ajusteurs, cette autre par les grosses mécaniques, d'autres encore par les ateliers des mécaniques de précision et du polissage, car, aux travaux de mécanique proprement dits, M. Labroue joignait ceux de laminage et de polissage. Le patron était extrêmement rigoureux pour tout ce qui concernait le bon ordre de sa maison. Il avait rédigé lui-même des règlements sévères, et il tenait la main à ce qu'ils fussent exécutés à la lettre. On ne discutait point à l'usine ; l'obéissance passive s'imposait ; il fallait céder ou partir.

Jacques Garaud, contremaître principal, connaissait mieux que personne les idées de M. Labroue sur la discipline intérieure ; il veillait à l'exécution stricte du règlement, et il exigeait des contremaîtres en sous-ordres le respect absolu de la consigne donnée.

Le patron avait son logement à l'usine même, au premier étage du pavillon. La porte du cabinet était placée juste en face du guichet de la caisse, dont un

simple couloir la séparait. Au fond de ce couloir se trouvait un escalier conduisant à l'appartement de M. Labroue.

Jacques frappa discrètement à la porte, puis, n'obtenant aucune réponse, frappa un second coup plus fort. Le caissier, entendant du bruit, leva la plaque de cuivre mobile qui fermait le guichet, regarda et reconnut le contremaître.

— Inutile de frapper, Jacques, lui dit-il, le patron est sorti.

— Pour longtemps, M. Ricoux ?

— Je ne crois pas, il est allé jusqu'à Créteil. Puis-je le remplacer ?

— Non, M. Ricoux, j'ai à lui rendre compte de choses relatives à des travaux. Je vous prierai seulement, quand il reviendra, de le prévenir que je suis de retour, il me fera appeler.

— Suffit, Jacques. La commission sera faite.

Le contremaître se rendit aux ateliers où il inspecta le travail et donna divers ordres. Dans la salle des ajusteurs il alla droit à l'étau d'un ouvrier âgé de cinquante ou cinquante-et-un ans.

— Vincent, lui dit-il, j'ai rencontré votre fils, et...

— Est-ce qu'il vous a dit que ma femme est plus malade ? interrompit l'ajusteur, devenu blanc comme un linge.

— Non, mais il recommande que vous ne vous attardiez point en sortant de l'atelier.

— Il n'a dit que ça ?

— Rien autre chose.

— Possible, M. Jacques, reprit l'ouvrier tremblant de tout

son corps, mais pour que le garçon vous ait arrêté, pour qu'il me recommande de ne pas m'attarder, moi qui ne m'attarde jamais, il faut que sa mère soit très mal. M. Jacques, je vous en prie, donnez-moi la permission d'aller jusqu'à la maison, ça me tranquilliserait.

— Vous savez, mon pauvre Vincent, qu'il m'est impossible de prendre cela sur moi, répliqua le contremaître, vous connaissez le règlement. Dès qu'on est entré dans l'usine, on ne peut en sortir qu'au coup de cloche.

— Oui, je sais bien, mais une fois n'est pas coutume, et en demandant au patron.

— M. Labroue est absent.

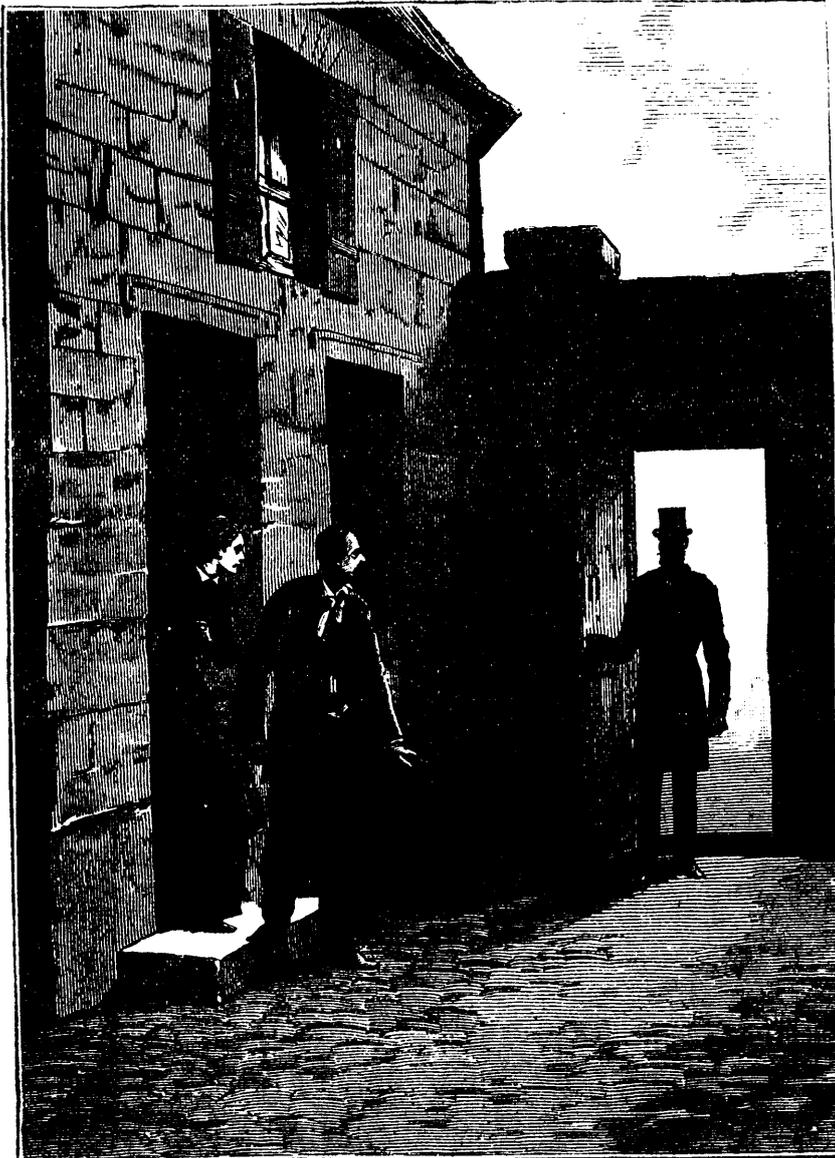
— Absent ? vrai ?

— Je vous l'affirme. Je voulais lui parler. Il est à Créteil.

— Ah ! tonnerre ! pas de chance ! fit l'ouvrier d'un ton désolé.

Jacques sortit de la salle des ajusteurs.

Vincent tout en se remettant à son état et en pe-



Le nouveau venu n'était point Vincent, mais M. Jules Labroue.—(Voir page 326, col. 3.)

Et la jeune veuve, envahie par l'émotion, se mit à sangloter. Le petit Georges jouait auprès de sa mère avec son cheval de carton, celui de ses joujoux qu'il aimait le mieux. Il entendit les sanglots de Jeanne et courut à elle.

— Petite maman, s'écria-t-il en lui tendant les bras, tu pleures ! pourquoi pleures-tu ? Qui donc qui t'a fait du chagrin ? Il ne faut pas pleurer, je serai bien sage... je te le promets... ne pleure plus.

Jeanne souleva son enfant, le pressa sur son cœur, et à vingt reprises l'embrassa avec une effusion passionnée.

* * *

Jacques Garaud, nous l'avons dit, s'était dirigé vers le cabinet de M. Labroue, situé au rez-de-chaussée du pavillon attenant aux bureaux, à la caisse et aux resserres des modèles. Le pavillon lui-même s'accolait aux ateliers de fabrication employant toute l'année de soixante à soixante-dix ouvriers, aidés par le travail de puissantes machines à